

Bonnie Rubenstein, *Field of Vision*, CONTACT, Festival de photographie Toronto, mai 2013

Jacques Doyon

Numéro 94, printemps-été 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69370ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Productions Ciel variable

ISSN

1711-7682 (imprimé)

1923-8932 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Doyon, J. (2013). Bonnie Rubenstein, *Field of Vision*, CONTACT, Festival de photographie Toronto, mai 2013. *Ciel variable*, (94), 96–98.

Bonnie Rubenstein

Field of Vision

CONTACT, Festival de photographie
Toronto, mai 2013

UN ENTRETIEN AVEC JACQUES DOYON

Bonnie Rubenstein a rejoint l'équipe de CONTACT en 2002; elle en est la directrice artistique depuis 2009. Originaire de Toronto, elle détient une maîtrise en beaux-arts du School of Art Institute of Chicago. À titre de commissaire assistante pour le Museum of Contemporary Art de Chicago, elle a contribué à l'organisation de plusieurs expositions majeures. En 1989, Rubenstein s'installa en Angleterre comme directrice des projets spéciaux à Lisson Gallery London, organisant notamment l'exposition Anish Kapoor à la 44^e Biennale de Venise en 1990. Pendant plusieurs années, elle a coordonné les expositions, publications et commandes d'art public au niveau international pour Kapoor et d'autres artistes renommés.

JD : Pourriez-vous d'abord expliquer à nos lecteurs ce qui a suscité la création de CONTACT? Qui était à l'origine de ce festival? D'où en est venue l'impulsion? Quel était le contexte de l'époque, et quels étaient les objectifs?
BR : C'est Stephen Bulger qui souhaitait créer un festival de photographie à Toronto, et il a fondé CONTACT en 1996 avec trois autres galeristes: Darren Alexander, Linda Book et Judith Tatar. Leur objectif était de mieux faire connaître la photographie et de réunir ce qui apparaissait à l'époque comme une petite communauté à Toronto. C'était au départ une initiative très informelle, ouverte à tous ceux qui voulaient participer, et ils s'attendaient à une vingtaine de galeries participantes, mais à leur surprise l'événement suscita dès le début un véritable intérêt. Le premier festival en 1997 comptait 56 établissements participants très divers – du petit café à l'Art Gallery of Ontario – et plus d'une centaine de photographes, dont le travail couvrait toute l'étendue du médium. Nous avons aujourd'hui plus de 200 établissements participants et nous présentons les œuvres de plus de 1500 artistes travaillant autour de la photographie, mais nous avons conservé la diversité des débuts. Le volet « Open Exhibition » continue de susciter des expositions parallèles et autres événements à travers la ville, et c'est la base sur laquelle nous continuons de nous fonder pour construire notre programmation commissariale.

JD : Pourriez-vous nous donner une idée de la façon dont l'événement a développé et affirmé son orientation thématique au fil des ans; nous parler de votre rôle dans sa mise en place, et de ce qui guide le choix des thèmes?

BR : Pendant les six premières années, CONTACT avait une dimension éducative marquée, mais constituait essentiellement

un cadre fédérateur pour les expositions produites par nos participants. Le conseil d'administration m'a recrutée pour développer une dimension critique, basée sur mon expérience internationale. Je n'avais pas de véritable bagage en photographie, mais les avis spécialisés ne manquaient pas; l'aide d'Edward Burtynsky, entre autres, a été fondamentale. Le festival devait alors relever de nombreux défis, mais toute la communauté nous encourageait. Nous n'avions pas de lieu dédié au festival, si bien qu'en m'appuyant sur mon intérêt et mon expérience en matière d'art public, j'ai instauré le programme d'installations dans les lieux publics. Il fut lancé en 2003, avec des photographies présentées dans les wagons de métro, les abribus et sur les panneaux d'affichage.

Nous avons introduit la notion de thème annuel en 2005 pour donner une structure et une orientation critiques à un nombre grandissant de projets commissariés. La même année, nous avons entamé un partenariat avec le Musée d'art contemporain canadien (MOCCA) permettant de présenter une exposition qui souligne notre orientation thématique. Le choix du thème a résulté d'une conversation avec un éventail de membres de la communauté, et il continue d'être influencé par de nombreux échanges avec des artistes, des photographes, des collègues, des comités, le conseil d'administration, des commissaires et des éducateurs. Une telle collaboration est une composante essentielle du développement d'une programmation thématique qui soit significative pour nos participants et pour le public. Le thème est également très influencé par ce qui se passe dans le monde – et non pas uniquement dans le monde de l'art, même si c'est évidemment une dimension importante. Le thème est habituellement développé avant le début de la programmation; il est parfois en lien avec celui de l'année précédente, mais il arrive aussi qu'il soit inspiré par une exposition particulièrement intéressante.

JD : Le festival est visiblement bien enraciné dans la communauté torontoise, ainsi que dans la communauté photographique en général, ici et à l'étranger. Pouvez-vous nous donner des exemples des différentes activités et collaborations que le festival a initié et consolidé au cours des années pour améliorer la position et la réception de la photographie?

BR : La croissance et le succès de notre programmation commissariale sont dus en grande partie à des collaborations au sein de la communauté et au soutien de contributeurs très variés. Depuis 2003 nous avons produit plus de 80 installations publiques à Toronto, dans le métro, à l'aéroport et ailleurs, et nous présentons désormais un programme annuel d'affichage sur des panneaux publicitaires qui réunit six villes à travers le Canada.

Nous tenons toujours une exposition inaugurale au MOCCA chaque année, et c'est à bien des égards le point focal du festival; le lieu est idéal pour y célébrer l'événement. Nous avons constamment augmenté l'ampleur et la portée de nos expositions thématiques; cette année, il

y en a dix au total, grâce aux relations vitales et productives que nous avons développées au fil des ans [avec le Musée des beaux-arts de l'Ontario, l'Art Gallery of York University, le Musée des beaux-arts du Canada au MOCCA, le Ryerson Image Centre, le Musée royal de l'Ontario, le Toronto International Film Festival, l'University of Toronto Art Centre]. Ensemble, nous avons organisé de nombreuses expositions présentant des artistes du Canada et d'ailleurs, et plusieurs d'entre elles ont suscité énormément d'intérêt, ici et à l'étranger. Bien que le festival ait principalement lieu en mai, certaines de nos expositions ont récemment voyagé au Canada et en Europe, et nous continuons à construire des liens avec des établissements à travers le pays et dans le monde. Cette année, nous présentons la première nord-américaine de trois expositions venues d'Europe.

JD : Diriez-vous que la connaissance et la reconnaissance des pratiques photographiques ont radicalement évolué depuis la création du festival? Les expositions attirent-elles plus de visiteurs? Les médias sont-ils plus attentifs à vos initiatives?

BR : Oui à toutes ces questions, absolument! De nombreux facteurs révèlent un intérêt largement accru pour le festival au cours des dix-sept dernières années. La photographie elle-même a considérablement changé durant cette période, tout comme la façon dont les images sont créées et consommées.

CONTACT est devenu le plus important festival de photographie au monde, et ceci se mesure notamment par le nombre de visiteurs (plus de 1,9 millions en 2012), d'expositions (environ 200) et d'artistes participants (plus de 1500 chaque année). Notre succès local et international augmente chaque année. Même avec peu de dépenses médiatiques, en 2012 le festival a suscité 500 millions de tirages médiatiques en termes de couverture de presse, selon les statistiques officielles, ce qui équivaut à une campagne de 30 millions \$!

JD : Pouvez-vous nous présenter le thème de cette année et les principales expositions du festival? En quoi est-il incontournable?

BR : Le thème du festival 2013, *Field of Vision*, oriente nos expositions phares et nos installations publiques, et définit la photographie comme une extension de la vision. Il repose sur l'idée que le champ de vision de l'objectif prolonge celui de l'œil, et sur le concept d'imagination créatrice: la capacité à concevoir une idée, une image, un objet ou un contexte exceptionnels. Certaines expositions présentent des gens et des lieux rarement vus, tandis que d'autres décrivent des aspects de notre environnement physique qui n'existent pas réellement. Plusieurs projets sont le résultat de recherches approfondies pendant plusieurs années, illustrant la persévérance des créateurs et des conservateurs de ces images.

La première nord-américaine de l'exposition *Genesis* de Sebastião Salgado au ROM rassemble sa plus ambitieuse série d'images. Captées au cours de huit ans

de voyage (2004–2011) à la recherche de lieux préservés, ces majestueuses photographies reflètent la diversité des beautés naturelles que la plupart d'entre nous ne verront jamais. *Collected Shadows*, au MOCCA, nous offre une rare incursion dans la collection de Archive of Modern Conflict, une organisation exceptionnelle mais discrète, basée à Londres et à Toronto. Plus de deux cents photographies couvrant toute l'histoire du médium ont été extraites de ces archives contenant plus de quatre millions d'images. L'exposition présente un examen fascinant de notre monde et attire notre attention sur la façon dont la signification d'une photographie évolue avec le temps. Pour l'exposition *24hrs in Photography*, Erik Kessels a téléchargé approximativement un million d'images, postées sur la plateforme Flickr sur une période de 24 h. Environ 350 000 d'entre elles seront disposées dans la galerie de CONTACT, submergeant les visiteurs par des piles d'impressions photographiques. Kessels cherche à démontrer que les utilisateurs d'Internet sont journellement bombardés d'images, et révèle que le cadre limité d'un écran d'ordinateur peut offrir une vision démultipliée du monde. À l'University of Toronto Art Centre, nous présentons la première rétrospective consacrée à Andrew Wright, *Penumbra*, qui souligne son intérêt pour la perception et les technologies photographiques. Son approche est souvent expérimentale, voire ludique, mais ses œuvres raffinées reflètent une pratique rigoureuse qui nous invite à reconsidérer notre manière de visualiser le monde.

Cette année, les installations publiques du festival jouent sur la façon dont nous percevons notre environnement physique et interagissons avec lui, et suscitent une réflexion sur le rôle de la photographie en société. Plusieurs projets se sont ainsi directement inspirés du lieu qui les accueille. CONTACT a demandé à Martin Parr de diriger son objectif vers Toronto, et il a choisi l'aéroport international Pearson pour y présenter une série axée sur son intérêt pour le voyage et la mondialisation. Les voyageurs pourront admirer plus de 180 photographies grand format où Parr documente le concept de nourriture à Toronto et dans le monde. Pour une installation publique à Brookfield Place, dans le quartier financier de Toronto, nous avons demandé à James Nizam d'adapter l'approche qu'il avait élaborée pour sa série *Thought Form*. Travaillant de nuit, il a manipulé la lumière avec des miroirs pour construire la figure d'une pyramide. Existant uniquement sous la forme d'un document photographique, l'œuvre de Nizam est suspendue exactement là où sa projection isométrique a été réalisée.

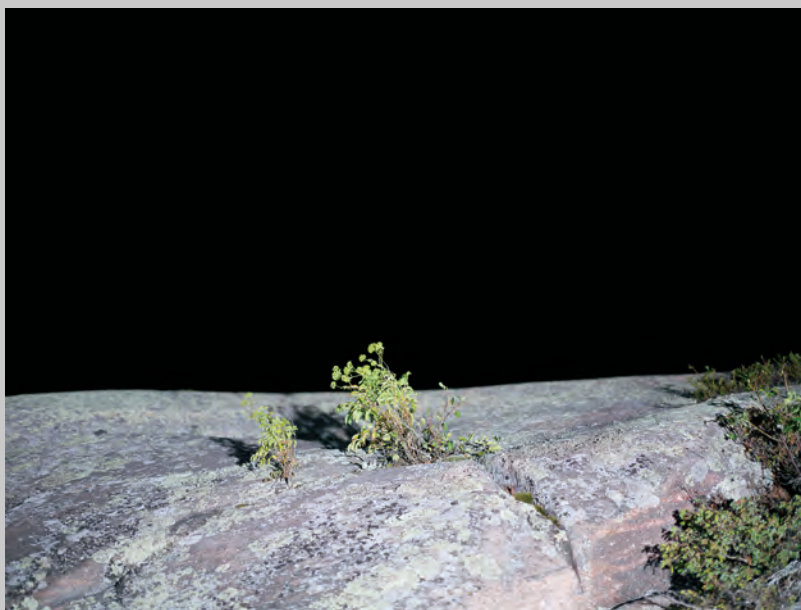
C'étaient seulement quelques-unes des nombreuses expositions et installations que nous présentons cette année, et qui soulignent l'importance des images comme moyen de mieux comprendre le passé, le présent, et peut-être aussi le futur. Traduit par Emmanuelle Bouet

Jacques Doyon est le rédacteur en chef et directeur de Ciel variable depuis janvier 2000.



James Nizam, *Pyramid*, 2013, courtesy of the artist and Birch Libralato

Sebastião Salgado, *The Arctic National Wildlife Refuge, Alaska, USA*, from the series *Genesis*, 2009, courtesy of the artist, Amazonas images



Andrew Wright, *Untitled Photograph #3*, 2013, courtesy of the artist and Patrick Mikhail Gallery

Martin Parr, *Canada. Toronto*, 2012, courtesy of the artist, Magnum Photos

Erik Kessels, *24hrs in Photography*, 2011, installation at Foam Amsterdam, photo: Gijs van den Berg

Bonnie Rubenstein

Field of Vision

CONTACT Photography Festival
Toronto, May 2013

AN INTERVIEW BY JACQUES DOYON

Bonnie Rubenstein has been a director at CONTACT since 2002, and the festival's artistic director Originally from Toronto, she holds an MFA from the School of the Art Institute in Chicago. As curatorial assistant for the Museum of Contemporary Art in Chicago, she worked on several groundbreaking exhibitions. In 1989, Rubenstein relocated to England to work at Lisson Gallery London as director of special projects, a role that included the organization of Anish Kapoor's exhibition at the 44th Venice Biennale in 1990. She then coordinated international exhibitions, publications, and public art commissions for Kapoor, and worked with a number of prominent artists.

JD: Would you first give our readers the story behind the creation of CONTACT? Who created the festival? What gave the impulse? What was the context then, and what were the original goals?

BR: It was Stephen Bulger who inspired the idea for a photography festival in Toronto. He founded CONTACT in 1996 along with three other gallery directors: Darren Alexander, Linda Book, and Judith Tatar. Their goal was to develop a greater appreciation of photography and to unite what appeared to be just a small community in Toronto at the time. CONTACT began as a grassroots initiative open to anyone who wanted to participate. The founders envisioned having about twenty participating venues, but, to their surprise, there was quite a lot of interest from the very beginning. The first festival in 1997 included fifty-six exhibition venues of all sorts – from a small café to a large institution such as the Art Gallery of Ontario – and featured more than a hundred photographers whose work spanned the field. We now have more than two hundred venues and present photo-based work by more than 1,500 artists, but we still maintain the broad range that was established in the early days. The Open Exhibition component continues to stimulate alternative shows and events across the city, and this is the foundation upon which we continue to build our curated programming.

JD: Would you give us an idea of how the event developed and strengthened its thematic focus over the years? And tell us a bit about your own involvement in the shaping of this focus, and about how the themes are chosen?



Photo: CONTACT

BR: For the first six years, CONTACT had a very strong focus on education but was an umbrella organization for exhibitions produced by our participants. I was hired by the board of directors to develop a critical focus for the festival, based on my international experience. I didn't have an extensive background in photography, but advice was always close at hand; Edward Burtynsky, for example, has been instrumental. The festival faced many challenges then, but there was great support from the community to take it to the next level. We didn't have our own exhibition venue so, drawing on my interest and previous experience with public art, I developed the public installation program, which launched in 2003 with photography in subway cars, in transit shelters, and on street billboards.

We introduced the annual theme in 2005 to establish a critical structure and focus for a growing number of curated projects. That same year we began working with the Museum of Contemporary Canadian Art (MOCCA) to co-present an exhibition highlighting our thematic focus. The theme began as a conversation with a range of people in the community, and it continues to be informed through dialogue with artists and photographers, colleagues, committees, the board, curators, and educators. This collaboration is an essential part of developing thematic programming that has relevance to our participants and our audience. The theme is also informed by what's going on in the world – not just in the art world, although, of course, that's an important component. The concept for the theme usually develops before we start programming, and at times one year's theme has inspired the next. There have also been instances where the theme has emerged out of the desire to show a particular exhibition.

JD: The festival appears to be well rooted in the Toronto community, and also in the broader photography community here and abroad. Would you give us an idea of the different activities and collaborations that the festival has undertaken and strengthened over the years to broaden the position and reception of photography?

BR: The growth and success of our curated programming is very much a result of collaborations with the community and support from a wide range of contributors. Since 2003 we have produced more than eighty public installations throughout Toronto. These take place in a wide range of public spaces and on the streets, in the subway,

and at the airport. Our billboard projects extend to six cities across Canada.

We continue to present a primary exhibition at MOCCA each year, and it is in many ways a central focus of the festival: we hold our launch party there and it's a great place for a huge celebration. We continue to build the scope and scale of our thematic exhibitions; this year, there are ten in total, thanks to the vital and productive relationships that we have developed with different institutions over the years [the Art Gallery of Ontario, the Art Gallery of York University, the National Gallery of Canada at MOCCA, the Ryerson Image Centre, the Royal Ontario Museum, the Toronto International Film Festival, the University of Toronto Art Centre]. Together we have organized exhibitions of works by Canadian and international artists, a number of which have attracted enormous interest here and abroad. Although we focus our energy on producing the festival every May, some of our exhibitions have travelled within Canada and Europe. These growing international relationships also shape our programming; this year, we present the North American première of three exhibitions organized in Europe.

JD: Would you say that knowledge and recognition of the photographic practices have changed drastically since the festival's inception? Has attendance at the exhibitions broadened? Are the media more attentive to your initiatives?

BR: Yes to each of the above, without a doubt. There are many factors that demonstrate the enormous growth and expanded interest in the festival over the last seventeen years. The field of photography has changed dramatically during this time, and so has the way images are created and consumed.

CONTACT has become the largest photography festival in the world, and this is measured in several ways, including audience size (over 1.9 million visits in 2012), number of exhibitions (around 200), and number of participating artists (over 1,500 annually). Our local and international audience continues to grow each year. Even with little spending on media in 2012, the festival received more than 500 million media impressions from press coverage, based on official monitoring statistics, and this is equal to a \$30 million media campaign!

JD: Would you introduce us to this year's theme of the festival and its main exhibitions? Tell us why we shouldn't miss the event.

BR: The 2013 festival theme, *Field of Vision*, frames our primary exhibitions and public installations and positions photography as an extension of vision. The notion that the camera's field of view extends the eye's field of vision is central, as is the concept of creative imagination – the ability to conceive an exceptional idea, image, object, or circumstance through photography. Some of our exhibitions expose people and places that are rarely seen by humanity, whereas others imagine aspects of our physical environment that do not actually exist. A number of shows are the result of expansive, long-term investigations, brought together through years of

perseverance by their makers or custodians. The North American première of Sebastião Salgado's exhibition *Genesis* at the ROM is his most ambitious series of photographs. Captured over the course of eight years of travel (2004–11), these majestic photographs reflect the expansive range of Salgado's journey in search of near-pristine places around the world, which most of us will never see. The exhibition *Collected Shadows* at MOCCA provides a rare glimpse into the collection of the Archive of Modern Conflict, an exceptional yet elusive organization that is based in London, England, and Toronto. Over two hundred photographs spanning the history of the medium were drawn from the archive's holdings of over four million images. The result is a compelling examination of our world that draws attention to how the meanings of photographs shift and change over time. For the exhibition *24hrs in Photography*, Erik Kessels downloaded approximately one million images that were uploaded to the Internet platform Flickr over a 24-hour period. Approximately 350,000 images will be positioned within the CONTACT Gallery, overwhelming visitors with piles of photographic prints. Kessels demonstrates how Internet users are bombarded with images on a daily basis and reveals how the limited frame of a computer screen can present an expansive view of the world. At the University of Toronto Art Centre, we're presenting the first survey of Andrew Wright's work, *Penumbra*, which highlights his interest in perception and photographic technologies. Although Wright's approach is often quite experimental, even playful at times, his highly refined works reflect a rigorous practice that invites us to reconsider the ways we visualize our world.

This year's public installations challenge the way we perceive and interact with our physical environment, raising questions about the role of photography in society. Focusing on the site as both influence and subject, several projects are site-specific commissions. We asked Martin Parr to focus his lens on Toronto, and he selected Pearson International Airport as the venue to present a collection of images based on his ongoing interest in travel and globalization. Travellers will encounter over 180 of Parr's large-format images of food documented in Toronto and around the world. For the atrium at Brookfield Place in Toronto's financial district, we commissioned James Nizam to adapt the approach that he developed for his *Thought Form* series. Working at night, he manipulated light using mirrors to construct the shape of a pyramid. Existing only as a photographic document, Nizam's work is hung precisely where the isometric projection was captured.

These are just a few of the many exhibitions and installations that we are presenting this year, which highlight the importance of images as means to better understand the past, the present, and also perhaps the future.

—
Jacques Doyon has been the editor-in-chief and director of Ciel variable since January 2000.